

NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES
VOL. 18, n°s 3-4

Volume 18, numbers 3-4, 1997

NOVEMBER

PRÉSENTATION

VIOLENCE AGAINST WOMEN:
MEN'S STRATEGIES

	Presentation	1
<i>Chris Corrin</i>	Male Violence Against Women: Feminist Resistance and Research	9
<i>Anne-Marie Devreux</i>	Girls, Guys and Guns: Teaching Male Domination in the Army	49
<i>Marie-Victoire Louis</i>	The Campaigns of the A.V.F.T. Against Sexist Advertising in France: 1992-1995	79
<i>Jacqueline Julien</i>	A Breast Prosthesis After Cancer, a Prescription for Whom? And Why?	117
<i>Jules-France Falquet</i>	Low-intensity Warfare Against Women? Domestic Violence as Torture, Reflections Based on the Case of Salvador	129
Critical reviews		
<i>Anne-Marie Devreux</i>	Women in a Violent World. Feminist Analyses and Resistance Across "Europe" by <i>Chris Corrin</i>	161
<i>Jules-France Falquet</i>	Hommes et femmes dans le mouvement social, <i>Cahiers du GEDISST</i>	165
<i>Françoise Armengaud and Ghaïss Jasser</i>	Christine Delphy by <i>Stevi Jackson</i>	167

Ce numéro double est le deuxième recueil de l'année consacré aux violences contre les femmes.

C'est le minimum. Car on ne peut traiter ce sujet en deux, ni trois ni même vingt numéros. Et puis, il n'y a pas de "pour" et de "contre". La violence n'est pas une opinion.

C'est une réalité, une réalité qui apparaît de plus en plus comme indéniable, tant elle est massive. Cette réalité continue d'être contestée, d'être minimisée, d'être "expliquée", d'être externalisée : on l'aurait vue en Amérique, elle est attestée en Inde, elle existe partout si on veut mais...pas chez nous ! Mais enfin, il devient de plus en plus difficile de faire ce que l'on faisait avant : la nier purement et simplement. La nier, ne pas la voir, l'ignorer, ne pas la percevoir quand on la voit. Le fait des oppresseurs ? Pas seulement. La violence n'a pas toujours fait partie des phénomènes dénoncés par les féministes. Celles de la première vague parlaient semble-t-il surtout de la violence "provoquée par l'alcool" ; pas de la violence, dans toutes les circonstances, de la *violence à jeun*. Et celles de la deuxième vague ? Pas tout de suite. Nous ne l'avons pas perçue ? Elle était moins grande ? moins visible ? Elle était moins quoi ? Ou est-ce nous qui étions moins quelque chose ?

La violence contre les femmes est, comme le travail domestique, la preuve que la réalité n'est pas *là* : comme un environnement tangible qu'on ne peut "choisir de ne pas voir" qu'en détournant la tête ; que, pour ignorer, on doit *choisir* d'ignorer. Non, c'est "en toute bonne foi" — en toute inconscience — qu'on ne la voit pas, y compris quand on en est victime : qu'on ne la voit pas comme *violence*.

C'est une des grandes avancées du mouvement féministe que de "mettre au jour", comme on dit, les violences, sans se rendre compte que ce

qu'on met au jour n'est pas une ville enfouie sous des mètres de sable, qu'il faut matériellement exhumer : c'est des yeux qu'il faut enlever le sable. Une opération qui paraît simple mais qui soulève bien des questions.

Cette exhumation intérieure confirme que, contrairement à ce que croit la majorité des gens, la principale tâche du mouvement féministe, sa bataille première, avant que de lutter contre l'oppression, consiste à la découvrir. Et que cela, c'est très compliqué. Et très lent. Et ce n'est pas une question de statistiques et d'enquêtes : pour enquêter sur quelque chose, il faut d'abord avoir l'idée d'aller y regarder de plus près. Et pour avoir envie de regarder de plus près, il faut déjà avoir vu quelque chose là où les autres ne voient rien. Comment les yeux se dessillent, c'est une question bien trop compliquée pour l'épistémologie traditionnelle, qui de ce point de vue, se révèle rudimentaire. C'est toute la question de la "prise de conscience", vue comme un processus dynamique, et comme un processus jamais terminé.

L'autre volet de la même question, le revers de la médaille, c'est : comment peut-on être aveugle à ce qui est sous nos yeux ? En dépit de tous les doutes que j'ai exprimés sur le concept d'*aliénation*, quel autre mot employer ? En tous les cas, si on doit employer UN mot. Ce qu'il faudrait, ce sont des volumes entiers sur ce mystère si humiliant et si dramatique pour nous et pour tout-e-s les opprimé-e-s. Une autre "psychologie" que les schémas sommaires qui nous sont fournis à l'heure actuelle sous le nom de psychologie. Une étude du psychisme qui parte des conditions réelles de la vie des gens, des femmes, une psychologie matérialiste à laquelle j'appelle depuis 1974 ("Pour un féminisme matérialiste", *L'Arc*, n° sur Simone de Beauvoir), une psychologie de l'oppression. Certes, avec l'étude des violences et de ses effets sur les victimes, elle se constitue de plus en plus ; mais elle ne se présente pas carrément, ou pas encore, comme une psychologie *alternative* aux théories traditionnelles.

Ce recueil commence par un vaste tableau dressé par Chris Corrin des recherches menées par les féministes, et des analyses qui, avant même de s'appliquer aux matériaux de ces recherches, les ont permises : des analyses qui ont fait porter le regard sur les violences. Ces recherches sont pour la plupart anglophones parce que c'est surtout dans les pays anglophones

(Royaume-Uni, Etats-Unis, Canada, Australie), et d'Europe du Nord qu'elles sont développées. Aujourd'hui, dans les catalogues des maisons d'édition anglaises ou américaines, la "violence interpersonnelle" occupe, tous les trois mois, deux ou trois pages. Des revues entières y sont consacrées. Des spécialités se forment : études sociologiques des violences, études juridiques, études psychologiques. Plus personne ne peut tout étudier : on se spécialise sur le viol conjugal, ou le viol par inceste, les violences contre les enfants ou contre les adultes, les violences sexuelles ou non, les mécanismes du système juridique ou ceux du système policier, les perpétrateurs ou les victimes. En France, les violences contre les femmes, et les enfants, ne sont pas considérées comme un sujet légitime d'étude. C'est un sujet tabou. Surtout dans le monde universitaire. Les médias l'abordent un peu plus, quoiqu'avec des gants.

Et plus les médias sont "intellectuels", *Libération*, *Le Monde*, même *Le Monde diplomatique*, moins ils accordent d'importance aux victimes, ou pour être juste, plus ils accordent de place à ceux dont la préoccupation principale semble être la protection des violeurs et des pédophiles, sous couvert de "protéger les droits de la défense" ou de "ne pas céder à l'hystérie". Nos "grands intellectuels" (par exemple Finkielkraut dans *Le Monde* du 25 juin 1997) sont horrifiés par le suicide de quatre suspects de pédophilie à la suite d'une opération de la justice pour démanteler un réseau de trafic de cassettes pornographiques : ce sont pour eux les vraies victimes, les seules victimes. Mieux, ces suicides condamnent à leurs yeux non seulement les méthodes de la police, mais les directives des parquets et finalement le principe même de faire quelque chose contre les crimes contre les enfants : car enfin, le fameux "coup de filet" est la première action jamais réalisée par la justice française. Le scandale, c'est, pour eux, la mort auto-infligée de quatre adultes mâles ; pas le viol quotidien, routinier, non-dit, caché, répété pendant des années par un père, un instituteur, un ami de la famille, sur des milliers d'enfant-e-s et d'adolescent-e-s. Pas l'aviilissement et le viol des enfants qui étaient montrés sur ces cassettes : ceux-ci, personne n'en parle — sauf pour en nier l'existence. Ainsi Pierre Georges demande dans *Le Monde* des 22-23 juin 1997 qu'on distingue les "acteurs" (en clair, les violeurs) des "voyeurs". Et pourtant, ces images, ce ne sont pas des dessins animés ? Il a bien fallu les tourner ? Ce sont donc bien de *vrais enfants* qui ont subi tous ces déshabillages, ces manipulations, ces

coïts, ces fellations, ces sodomies, pour que les acheteurs de cassettes puissent satisfaire leurs fantasmes. Alors, “simples” voyeurs ? Ou commanditaires, donc tout au moins complices, d’actes qui sont des crimes ? Le porno, ce n’est pas “juste du cinéma” : ou plutôt, avant le cinéma, il y a le réel ; la caméra du réalisateur de porno filme de vraies personnes, pas des images virtuelles. Mais ces gamin-e-s, nos intellectuels les passent par pertes et profits. Comme l’écrit un de mes collègues dans *Le Monde diplomatique*, d’habitude plus circonspect, “il y aura toujours des faibles”. En somme s’indigner de la violence contre les “faibles”, c’est naïf, c’est comme s’étonner qu’il neige en hiver. Et les “faibles”, pour lui, c’est une catégorie naturelle, ça n’a rien à voir avec une construction sociale : ils existent tout seuls, non comme antonymes des “forts”, mais comme fait de nature, exception aux “gens ordinaires” qu’on appelle aussi “Monsieur-tout-le-monde”. “Tout le monde” c’est donc seulement le monde qui compte.

Parmi les nombreuses oeillères qui nous rendent aveugles, les “explications” et “marginalisations” : l’alcool, on a déjà vu, le “détraiement” (“on cherche un détraqué” disent les policiers qui enquêtent sur la disparition de Marion près d’Agen), les hormones aussi, qui font un tabac depuis qu’elles ont été découvertes et qu’on associe très librement à la théorie du détraquement. Toute une série de représentations destinées à nous faire croire que c’est anormal — que cela ne fait pas partie de la norme.

Vraiment ? demande Anne-Marie Devreux, qui, pour comprendre l’apprentissage de la virilité, a écouté les jeunes recrues du service militaire et a su décrypter leurs associations libres. La violence s’apprend partout évidemment, dès le plus jeune âge, mais on peut s’attendre à ce qu’elle soit enseignée avec une précision particulière à l’armée, là où on apprend à exercer la “violence légitime” de l’Etat. Devreux a su trouver les liens, dans le discours des conscrits, entre la violence et la possession patriarcale des femmes : pas des liens simplistes, genre “guerre du feu”, mais des médiations complexes. En effet, il s’agit d’une violence ambiguë, ambivalente plutôt, car elle est subie aussi par les conscrits. Le service militaire est — était — le couronnement de ce long rite de passage qui commence pour les hommes à l’enfance, de cet interminable bizutage, dont le message est : après, ça sera à ton tour d’en faire baver aux autres. Message sous-tendu par la logique

patriarcale : si ce n’est pas l’autre qui en bave, ce sera toi.

Dans cette logique : *il faut que quelqu’un en bave*, où la seule question est : sur qui ça va tomber, peut-on dire que la violence contre les femmes soit vraiment illégitime — vraiment hors de la norme ? Pas tant que ça, autrement les publicitaires n’en feraient pas un sujet de rigolade. On ne voit pas de publicités qui ont pour “chute” un assassinat. Mais une femme battue, c’est drôle, non ? Et si on ne le pense pas, c’est qu’on est une féministe coincée, dépourvue du sens de l’humour. Ah, c’est bien vrai que ça nous manque, par moments. On n’arrive plus à rire franchement, comme on le devrait. Marie-Victoire Louis fait le récit des batailles menées par l’Association contre la violence faite aux femmes (A.V.F.T.)¹ au sujet de publicités sexistes. Ce qui nous fait découvrir, avec les arguments qui lui sont opposés par les publicitaires, qu’en effet l’équation : femme humiliée/découpée/battue/violée/insultée = rire, va de soi pour eux. Ils n’essaient même pas de nous faire comprendre pourquoi c’est humoristique. Et pourtant, quand on y réfléchit, c’est une équation assez compliquée avant même que d’être perverse.

Que la photo d’une femme battue fasse plaisir aux hommes, cela ne fait que confirmer ce que nous soupçonnons depuis longtemps et disons depuis peu : que “quelque part”, et quoiqu’ils en disent et en pensent, et même s’ils croient le contraire, ils détestent les femmes. Haine de genre, haine raciste, la haine de l’opresseur envers celle/celui qu’il opprime est tristement banale. Mais que cela les fasse rire... ? De quoi rient-ils ? De plaisir ? C’est intrigant. Ce qui est encore plus stupéfiant, c’est qu’après avoir dessiné, photographié, filmé, organisé des scènes où le clou du spectacle est une femme rabrouée/violentée/torturée, ils se retournent vers les féministes, et nous reprochent de “fomentier la guerre des sexes”². La logique masculine ne cessera jamais de m’étonner.

Jacqueline Julien, dans son adresse aux chirurgiens, refuse méthodiquement une violence plus subtile : celle qui dit aux femmes que leur apparence normale normée — de femmes, est non seulement leur être, leur seul être, mais que cet “être-canonique-femme” est plus important que tout, que *l’existence* même. Une violence qui tente de leur faire croire que c’est

ainsi qu'elles pensent, que c'est cela qu'elles veulent, qu'elles-mêmes attachent plus d'importance à l'esthétique régentée qu'à la vie, et redoutent plus la "laideur" que la mort. A ces certitudes, Julien oppose une ferme assurance ; sa vie lui est plus importante que son apparence. Elle revendique son asymétrie, parce qu'elle refuse de considérer qu'elle est la victime passive d'une maladie qui l'aurait "diminuée". Dans sa vision, elle a mené une bataille et ne veut pas qu'on en efface les marques par une prothèse. Comme quoi, en offrant des prothèses et des "soutiens psychologiques", les médecins imposent aussi des sens, des sens uniques qui refusent aux femmes la capacité de donner leur sens à leur vie. Sournoise violence, tendre condescendance, amère médecine.

Jules-France Falquet examine les similitudes, tant du point de vue des moyens utilisés par les bourreaux que des effets sur les victimes, entre les violences domestiques et la torture utilisée dans ce qu'on appelle la "guerre de basse intensité" en Amérique centrale et du Sud. Le terme vient d'Amérique du Nord, comme la réalité. Une guerre non-déclarée, une guerre à petit feu, une guerre sans armées et sans armures, une guerre quasiment sans bruit, sauf les cris étouffés et si ordinaires qu'ils finissent par faire partie des bruits familiers. Familiers ? Comme "famille" ? Etymologiquement, oui. Mais politiquement, la comparaison est osée.

La violence domestique, cette chose banale — enfin, qui n'existe pas, mais qui serait banale si elle existait — la traiter sur le même pied que la guerre ? Que la torture ? Ces choses horribles mais nobles quand même ? Ce qui est osé, c'est de prendre les souffrances des femmes au sérieux, de comparer des souffrances de femmes à des souffrances d'hommes. Oser prendre les femmes pour des êtres humains, pas juste sur le papier des déclarations, mais dans l'étude de ce qui leur arrive : voilà l'opération qui dessille. Après le reste vient tout seul, ou presque, car ce n'est pas voir qui est interdit, c'est ouvrir les yeux. Ce n'est pas compter les coups qui est difficile, c'est penser que les femmes sont *du monde qui compte*.

Celles qui ne "voient" pas la violence — que ce soit les féministes de la première vague, ou une grande partie des femmes non-féministes aujourd'hui — sont celles qui ne voient pas les coups comme de

de la "vraie" violence : qui n'osent pas se prendre pour de vraies personnes. C'est là que réside la raison de l'aveuglement. On ne voit pas parce qu'on n'arrive pas à se croire ni dignes de vivre pour soi, ni dignes même d'être opprimés. La dénégation de l'existence ou de l'importance de la violence, par les victimes elles-mêmes, est la conséquence de l'auto-dépréciation des femmes : cette absence de valeur du sujet à ses *propres yeux*, voilà le sable qui les engoue.

C'est pourquoi le chemin de la connaissance féministe est si long : parce qu'il passe par l'acquisition d'une notion de notre dignité ; par un travail aussi ardu qu'il est paradoxal, puisqu'il s'agit d'aller à contre-courant de notre propre culture. (Ce qui n'empêche qu'une fois ce handicap levé, la pensée puisse progresser très vite : alors, c'est aux intérêts des dominants qu'elle se heurte, mais c'est une autre histoire). Et c'est aussi pourquoi ces découvertes sur la société ne peuvent venir que du mouvement de la pensée féministe, et de nul autre lieu de la société.

NOTES

1. L'association contre les violences faites aux femmes au travail mène un combat extraordinaire contre le harcèlement sexuel, et contre la prostitution. Elle publiait une revue, *Projets féministes*, qui est pour l'instant suspendue, et publie maintenant la *Lettre de l'AVFT*, toujours pleine d'informations capitales pour les luttes féministes. 150 F par an, B.P. 108, 75561 Paris cedex 12. Tel : 01 45 84 24 24, fax : 01 45 83 43 93.

2. Voir la série de quatre émissions montrée sur *France 2* en ce moment et produite par Pascal Dupont, journaliste, intitulée... "L'amour en guerre" (sic). Et ses commentaires dans *Télérama* du 7 janvier 1998. Tout ce qui l'intéresse, c'est que la dénonciation de l'inceste a "des effets pervers" : ce sont les 5 % de condamnations injustes en Suède qui lui posent problème, pas le fait qu'il en reste donc, mathématiquement, 95 % qui sont justes. Mais non, ce sont les "femmes [qui] sont cinglées" ; vouloir protéger leurs enfants du viol, c'est démontrer une "virulence haineuse". Quant au vocabulaire employé par *Télérama*, seule une analyse de contenu exhaustive pourrait rendre compte de sa misogynie : "Américaines narcissiques" "campant sur le pied de guerre", "Amazones suédoises [dépourvues] d'intériorité" (?), etc... Et comme d'habitude, tout ça pour arriver au cocorico final et paradoxal : en France, on ne fait rien, et c'est très bien, ça prouve qu'il n'y a pas de problèmes !